

Georges BARZIN

Une industrie d'art
de ma vallée



LE
"BOIS DE SPA"





Georges BARZIN

Une industrie d'art
de ma vallée

✕

LE
" BOIS DE SPA "



Imp. Al. VONNÉCHE, Liège

INTRODUCTION

Au seuil de l'Ardenne, Spa aux toits bleus d'ardoises avec, en son mitan, sur une surélévation, son Eglise romane qui, tel un vaisseau semble naviguer sur les âmes de la vallée, Spa la célèbre ville d'eaux aux sources de Jouvence a un attrait tout particulier, imperceptible d'abord mais qui opère sûrement sur ceux qui s'y attardent et finissent par l'aimer et y revenir.

Il y a là un charme auquel Ronsard ne fut pas insensible puisqu'il nous a laissé ce dizain qui débute par ces deux vers mélodieux :

« On dit amy qu'en la forêt d'Ardenne
Dessous un chesne ondoye une fontaine »

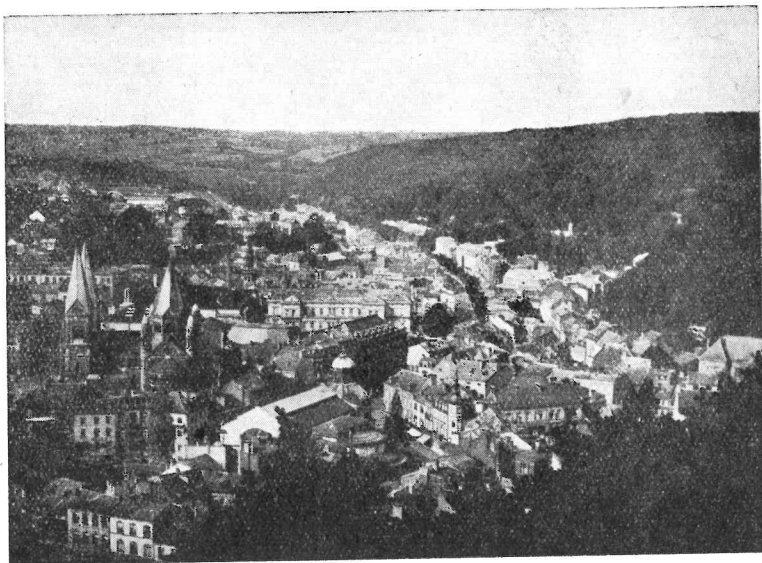
Le pays des Pouhons a conservé le même aspect, la même âme qu'au siècle de la Renaissance. Pour s'en rendre compte, il suffit d'emprunter un des nombreux sentiers qui partent en serpentant du flanc au faite des collines, sous l'ombrage des chênes et des charmes, des hêtres et des platanes et, d'un des nombreux points de vue qui la domine, contempler la vallée heureuse.

Rien n'a changé depuis des siècles. C'est le même sourire de la nature, la même beauté que l'on retrouve dans les tableaux et les eaux fortes de jadis. Sur le versant sud, d'autres sentiers gravissent jusqu'aux sommets de Bérinzenne et de Bronromme la forêt enchanteresse d'où dévalent à travers un chaos de blocs de quartzite des ruisseaux clairs en cascadelles dont la voix cristalline ressemble au bruissement harmonieux de la harpe éolienne. C'est là, sur la colline où l'on chemine au sein des bois, où la cascade, humble naïade roule sa voie, que viennent les artistes et les hommes d'action chercher si souvent l'absolu de leurs rêves. La campagne spadoise est l'escale au cours de laquelle l'homme moderne, rompu par une civilisation tyrannique retrouve son équilibre dans le cadre primitif et apaisant d'un monde paradisiaque.

A côté des grandes artères modernes, dont la publicité a amenuisé l'attrait, il existe dans les quartiers du haut de

la ville, des vieux coins, des rues oubliées avec leurs pavés dodus et l'ombre des toits obtus. Du XVIII^e siècle, au cours duquel le bourg connut les premiers rayons de sa renommée, d'anciens hôtels, dont l'enseigne subsiste à la façade, rappellent aux visiteurs les noms des personnages célèbres et des têtes couronnées qui y vinrent jadis faire séjour : Hôtel d'Irlande, de Bourbon, de l'Europe, d'Angleterre, de Spa avec leurs balcons en fer forgé et leurs escaliers d'honneur dont les départs et les fuseaux finement sculptés éveillent en nous les souvenirs confus de ce que nous avons imaginé de ce siècle de splendeurs.

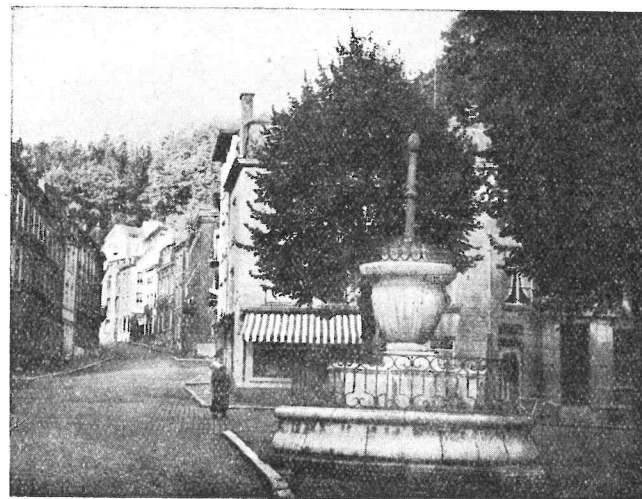
Et alors, en face de ces témoins d'un autre âge, nous



C'est le même sourire de la nature... (cliché Valentin)

comprenons mieux que cette ville de Spa, encore toute frémissante de la grâce française d'avant 89 soit devenue le berceau de nombreux artistes guidés par le seul instinct du Beau, dont le goût par la suite s'est affiné pour contenter les exigences d'une élite, et qui ont créé l'industrie locale du Bois de Spa dont l'art consiste à peindre et à enduire d'un vernis spécial tout un petit mobilier de luxe destiné aux mille et un usages auxquels s'accoutument les mains féminines.

Au XVIII^e siècle, la petite ébénisterie spadoise avait acquis à l'étranger une renommée extraordinaire. Il y avait, en effet, en ce temps, des facteurs très délicats et peut-être aussi une clientèle d'un goût plus sûr. Comme le but que nous poursuivons est de rendre au Bois de Spa, si pas son ancienne splendeur, du moins son ancienne vogue, et que, d'autre part nous sommes convaincus de l'importance du rôle que joue un artisanat local dans le développement de la vie touristique d'un pays, nous avons jugé nécessaire d'envisager le problème sous toutes ses faces. C'est pourquoi, avant de commencer, nous ne pouvons pas nier les nombreux



Un des quartiers du Haut de la Ville

(Cliché Valentin)

ravages causés par la technique sur l'humanisme. Le travail en série a de toute évidence paralysé l'artisanat. Et la publicité qui dirige le goût des foules de l'heure présente étouffe chez tout être humain cette idée légitime qu'il cherchait jadis à se faire de toutes choses. Les slogans tapageurs pensent pour nous et diminuent nos facultés. Ainsi le rayonnement de notre libre arbitre se trouve considérablement restreint. « Je me méfie de la machine qui est en moi », dit Georges Duhamel dans son ouvrage « Paroles des Médecins ». Toutes les modifications psychologiques que la technique apporte en nous nous font constater l'atrophie croissante et

certaine de tous les sentiments humains sur lesquels pendant des siècles, les mortels avaient prétendu élever leur civilisation. Je ne pense pas, qu'en fait, les hommes du XVIII^e siècle aient été « plus sensibles », ceux du XIX^e « plus humains » que nous. Mais ils avaient l'air d'y croire. Et je vois, dans cette hypocrisie, autant d'avantages qu'à la politesse. Nous sommes tellement moins libres que nous ne le croyons, nous qui parlons tant de liberté. L'homme se dilue dans la foule. Il n'a plus droit à son être qui n'intéresse plus personne. Nous vivons dans un monde si agité, si fiévreux, que nous n'avons plus cette force nécessaire et cette patience de distinguer le vrai du faux. Pour retrouver un équilibre faudra-t-il donc que l'homme qui a tant lutté pour l'abstraction prolétarienne se remette à lutter collectivement pour rendre de l'espace à son individualité ? Sinon, la chaîne des traditions se brisera et ce sera alors le divorce de l'homme avec son passé, avec son histoire.

L'indice le plus frappant de ce bouleversement psychologique est celui de la chanson populaire. Celle-ci découle des vieux chants religieux, simples et primitives mélodies dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Au Moyen-Age, le peuple reprit ce fond archaïque et, en y apportant quelques modifications en ce qui concerne le rythme, il adopta un texte profane aux phrases musicales. Ainsi, par ce procédé nous est née la complainte satyrique du Roi Dagobert dont la modulation coïncide en tous points avec le thème d'un « Ite missa est » du IX^e siècle. Ainsi sortit des poitrines opprimées des Liégeois l'allègre roserie : « J'irai me plaindre, j'irai me plaindre au Ducque de Bourgogne » chanson que notre génération admettait encore dans ses ronds enfantins. Le peuple, en ce temps-là, sentait la vraie valeur des choses et créait lui-même ses émotions.

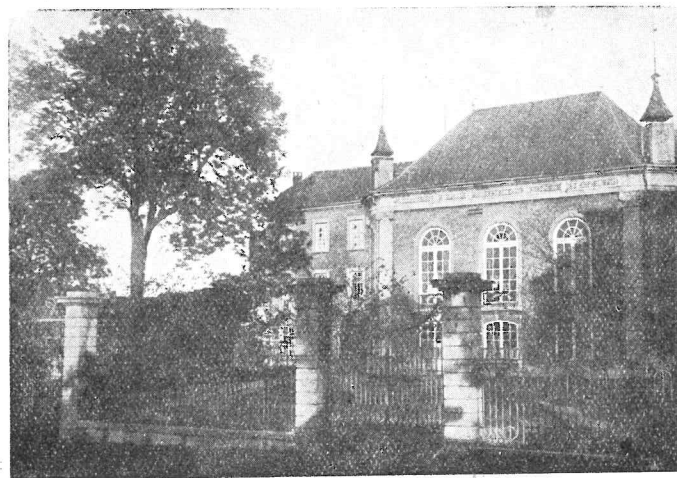
Aujourd'hui, à l'exclusion de quelques pays qui n'ont pas encore subi la fièvre du progrès mais que, dans notre extrême sollicitude nous nous employons à faire bénéficier des grands bienfaits de notre civilisation atomique, les hommes n'ont plus le temps de cueillir des chansons populaires. La mélodie en conserve a ruiné la poésie de la chanson.

Nous retrouvons les mêmes facteurs d'érosion dans le domaine des industries d'art. L'homme moderne donne la nette impression d'être privé du sens de l'intuition. En règle générale, il est incapable de bien exprimer ce qu'il ressent. A-t-il encore le temps de ressentir ?

Pour sauver cette sympathie, ce respect de l'homme,

sans lequel l'humanisme n'a plus de raison d'être, il existe un moyen. De même que l'on fait appel aux sourciers pour détecter les corps enfouis, de même il faut, pour retrouver les radiations, les vieilles formules, faire appel à ceux qui restent initiés aux arcanes de la vie, aux artistes.

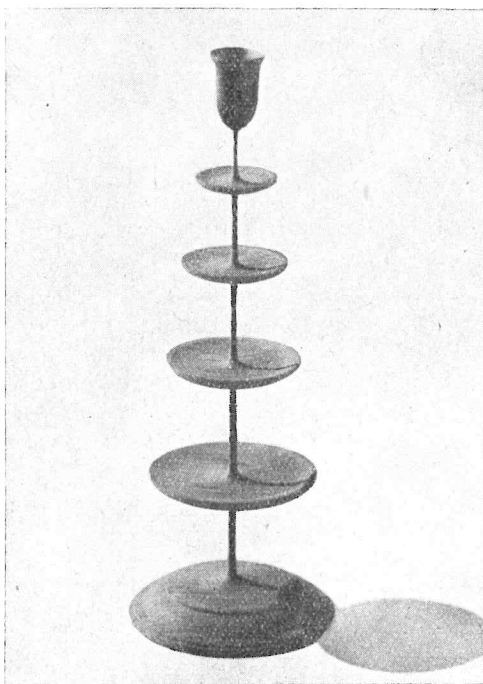
C'est à eux qu'incombe la tâche de rééduquer les masses, de les orienter vers ce qu'elles doivent aimer. Saint Simon, un précurseur du socialisme utopique, de la secte du même nom, avait, à l'autre siècle, découvert ce point de vue. Sans vouloir être aussi absolu que lui, rapportant la question au domaine des industries d'art et du Bois de Spa en particulier, nous demandons à ce que les « jolités spadoises » ne soient confectionnées que par les seuls artisans nantis d'une éducation artistique reposant en même temps sur une connaissance parfaite du métier. Les peintres seront donc de bons ouvriers encadrés d'artistes capables d'innover, en prenant, sans s'écarter de la tradition, l'initiative de renouveler formes et modèles des bibelots et d'en harmoniser les teintes et les tons par l'emploi des différents procédés.



Le Musée de Spa-Ancien. Ancien Waux-Hall (XVIII^e siècle)
(Cliché Decoux)

Vous admirerez, lorsque vous visiterez le Musée Communal de Spa installé rue de la Géronstère dans les bâtiments de l'ancien Waux-Hall, la magnifique collection de boîtes anciennes offertes à la ville par Madame Peltzer de Clermont.

En examinant chaque objet, vous décomposerez. Et alors, en vous attardant aux détails, vous serez surpris d'y constater les erreurs de technique. Vous conclurez, qu'enrichie d'un goût sûr dans le choix judicieux des tons, d'un sens inné des lois de la décoration, c'est surtout cette gaucherie même ou plus précisément cette naïveté de l'interprétation qui fait le charme admirable de l'ensemble. C'est qu'à cette époque, le miniaturiste trouvait dans son travail plus qu'un simple profit. C'était un homme heureux, passionné de son art,



Œuvre d'un tourneur Spadois (Donneux père)
(Cliché Decoux)

comblé de ces bribes de joie que procure le grand bonheur de créer. Était-ce donc cet état de grâce dans lequel il se trouvait qui lui faisait deviner ces procédés si séduisants ?

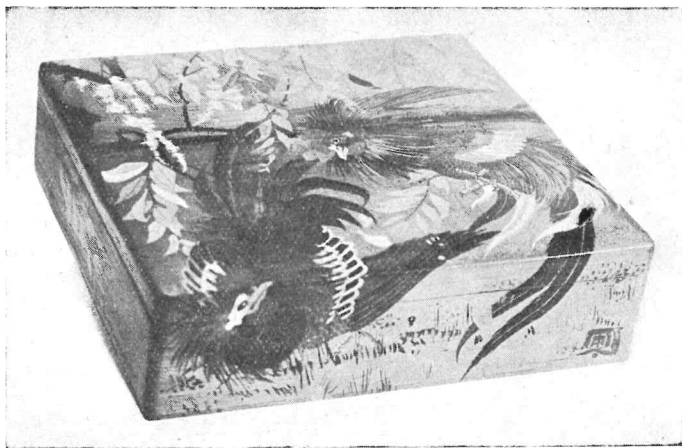
Nous croyons pouvoir donner là-dessus une explication qui nous a été fournie au cours des événements chaotiques que nous venons de vivre. La guerre présente, en privant bien des hommes de liberté, les a, dans les camps où ils

étaient reclus, retirés du rythme de la civilisation actuelle et a rendu à certains d'entre eux l'occasion et le temps de faire épanouir leur personnalité. Il y aura eu de ces patients et modestes artistes dont les noms ne seront jamais connus mais dont les œuvres sont émouvantes de simplicité. Nous avons connu, en captivité, de ces types curieux qui s'élevaient de l'existence déprimante des camps en créant avec des outils de fortune de véritables œuvres d'art. Dans un coin de leur baraque, le soir, après un travail déprimant, ils cherchaient ces courts moments où ils sentaient de toute leur âme, leurs bases, leur place, leur accord avec les choses. C'était pour eux un arrêt éternel dans la marche du temps, une gorgée de sève profonde. Cette lumière intérieure, nous la possédons tous, mais nous en sommes inégalement conscients. Chez beaucoup, le machinisme et le travail à la chaîne l'ont à peu près éteinte. Il faut des accidents comme cette guerre pour que certains retrouvent le désir de s'affirmer en créant.

L'artisanat n'est donc point mort puisqu'il subsiste toujours chez l'homme, en veilleuse, ce clair orgueil de laisser de lui un souvenir impérissable. C'est ce signe heureux, cette parenté entre l'état d'âme de certains prisonniers de guerre et certains miniaturistes de jadis qui nous a rendu l'espoir de faire renaître notre industrie d'art.

Mais, pour obtenir le même résultat que nos ancêtres, pour arriver à peindre des bibelots avec tous leurs charmants défauts, il faut, à cette époque, arriver, avec la connaissance parfaite du dessin, à réveiller en nous ce sens qui nous permette d'analyser un sujet et de discerner ce qu'on doit négliger ou ce qu'il faut en déformer, écarter ou mettre en valeur. Il faut donc qu'il existe une école sérieuse avec des études poussées se terminant par l'obtention d'un brevet homologué, décerné aux élèves. Mais cette école doit être à caractère artisanal et abandonner à tout jamais le nom pompeux d'académie qu'elle porte présentement. Monsieur Ivan Dethier, Conservateur du Musée Spa Ancien, Architecte et artiste distingué a très bien compris comment devait se résoudre le problème de la rénovation du Bois de Spa. Nous espérons que les services compétents de la Province ne tarderont pas à examiner sérieusement le très intéressant projet qu'il s'est décidé à leur soumettre. Les nouvelles réformes qui tendent à prolonger la scolarité jusqu'à l'âge de 16 ans en permettront peut-être la réalisation.

Nous connaissons l'indifférence de trop de nos concitoyens en matière d'art. Des défaitistes prétendent que la photographie, la chromolithographie, la céramique et l'introduction de matières nouvelles telles que l'ivoirine, l'ébénite, le celluloid venant remplacer le bois dans la confection de notre petit mobilier ont été autant de coups mortels pour cette industrie du Bois de Spa. Cette opinion n'est pas la nôtre. Si notre artisanat a connu, au début de ce siècle une période de décadence, c'est plus par la faute même des artisans de cette époque qui se bornaient, sans aucune notion de l'art décoratif, à reproduire sur les boîtes des paysages sans âme ou des roses de cartes postales. Mais depuis, en même temps que de sérieux efforts tentés, une amélioration du goût s'est manifestée et certains bibelots confectionnés ont retrouvé la classe des œuvres anciennes. A l'origine de ce mouvement, il faut citer le peintre Max Bertholet, mort malheureusement trop jeune, dont les objets peints révèlent la grande valeur. Le seul défaut de Bertholet consistait en ce qu'il s'écartait quelque peu de la tradition du Bois de Spa. Car il faut évidemment que l'artiste respecte

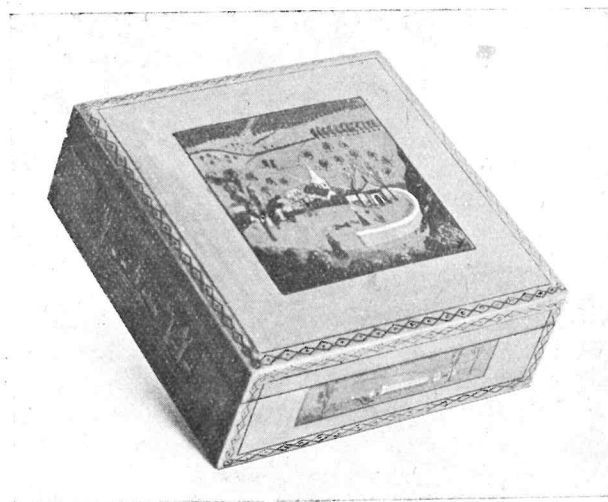


Une boîte de Max Bertholet (combat de coqs)
(Cliché Decoux)

cette loi essentielle exigeant que certains détails, certains traits concourent à évoquer l'endroit, l'origine du travail exécuté. Et le pays des Hautes Fagnes, proche de Spa, offre dans ce domaine une infinité de sujets bien propres à tenter

nos décorateurs. Les conditions particulièrement rudes du climat ont conservé sur ce plateau une petite colonie d'espèces végétales et animales franchement glacières. On y retrouve, en effet, toutes les variétés d'airelles, de lycopodes en massue, l'arnique, la gentiane, la linaigrette, la benoîte des ruisseaux et bien d'autres plantes qui se prêtent admirablement à la décoration. C'est assurément là une source d'inspiration à ne pas dédaigner. Cependant, il ne faut pas exagérer son importance. Parce qu'elle n'apporte que des éléments n'ayant qu'une valeur touristique. Le propre des arts mineurs, c'est de limiter leur rayon d'inspiration aux particularités du pays d'origine.

Bien que nous reconnaissons qu'il est nécessaire, au point de vue commercial et touristique, que notre petite industrie envisage la production d'objets de valeur uniquement commerciale, nous ne devons pas oublier cependant que le Bois de Spa qui a un passé très riche doit maintenir une classe supérieure. C'est pourquoi ce passé doit garder



Une interprétation de Mademoiselle Wybauw
(Cliché Decoux)

son influence sur le présent. Il faut donc suivre le mouvement général des arts en conservant la tradition. L'artiste prendra de la mode ce qu'elle a d'immuable, se tenant à l'affût des nouveautés, des trouvailles pour arriver ainsi à

donner au modèle la marque et la qualité de la chose rare. Supprimer le mouvement, le relief en ce qu'ils ont d'insolite, ne se baser que sur l'évocation du thème, du personnage ou de l'objet, composer avec ses couleurs un ensemble qui charme le regard. Car tout doit être charme dans ces miniatures. Le style d'un artiste moderne comme DUFY doit convenir parfaitement à nos boîtes peintes et vernies. Sa technique consiste à évoquer par quelques traits majeurs des silhouettes qui prennent, par lui campées, l'étonnante allure de grafittis. Elle mérite d'être appliquée. Une de nos jeunes artistes, Mademoiselle Wybauw semble avoir eu recours à cette source. Ses réalisations que nous avons vues exposées en juillet 1946 au Salon de la rétrospective, tant par la présentation du modèle que par le choix judicieux des tons, sont traitées avec un nouvel esprit tout en restant dans la tradition (1).

D'autres décorateurs, étrangers à la ville, mais qui se sont pris d'affection pour cette vallée d'Ardenne aux charmes innombrables, se sont prodigieusement intéressés à notre petit mobilier. Le peintre enlumineur Stévo a voulu lui aussi créer quelques modèles sur nos boîtes de platane. Une émulation indique nettement que le Bois de Spa est loin d'être un bibelot passé de mode. Pour qu'un travail soit apprécié il faut qu'il soit avant tout décoratif et original. Le goût et l'habileté sont les qualités indispensables d'un bon artisan. Ceci étant mis en pratique, notre industrie d'art qui compte 400 ans d'existence ne peut périr.

Cependant, Albin Body l'éminent archiviste de la Ville de Spa n'était pas de cet avis quand il écrivait, il y a 40 ans : « L'heure est venue d'esquisser l'historique d'une industrie dont le déclin s'accuse depuis quelques années avec une évidence qu'on peut prévoir sa disparition complète à brève échéance. » Contrairement à cette déclaration sentencieuse, à l'heure qu'il est, le Bois de Spa maintient sa vogue et dernièrement encore des commandes importantes nous sont venues de l'étranger. Des créateurs de modèles comme Madame Hurllet, Mademoiselle Marie-France Leyh, Mademoiselle Wybauw, Madame Lousberg et Monsieur Ivan Dethier peuvent contenter les goûts les plus difficiles et les plus opposés.

(1) Nous signalons encore M. Huls dont certaines réalisations ont été fort remarquables.

Mais il faut constater que la main-d'œuvre se raréfie au point que parfois il faut refuser des commandes, faute d'artisans. C'est pourquoi la création d'une école artisanale s'impose à Spa. Mais une école sérieuse telle que le préconise Monsieur Ivan Dethier, comportant un enseignement élémentaire et un enseignement supérieur. Elle s'intitulerait « Ecole des Arts et Métiers de la Ville de Spa » et aurait pour but essentiel de former des artisans et des ouvriers spécialisés. Elle créerait ainsi : 1°) des artisans du Bois de Spa (décorateurs), garnisseurs, ébénistes et tourneurs).

2°) des ébénistes d'ameublement, des menuisiers de la construction, des sculpteurs ornementistes, des maçons, des serruriers ferronniers, des peintres décorateurs, des peintres verriers et des orfèvres.

3°) des dessinateurs pour tissus, broderies et dentelles, des dessinateurs en papier peint, sur poteries et faïences, en mosaïques, en publicité, illustrations du livre, sur gravures et linos.

4°) des mécaniciens.

Les cours complets s'échelonnent sur 6 années et comporteraient : 1°) le cours d'observation comprenant le dessin d'après nature et d'après plâtre, les ornements, les fragments d'architecture, les têtes, les masques, la figure humaine, le torse et le modèle vivant.

2°) Le cours de documentation, traitant du matériel artistique et son utilisation, la technique du lavis, l'emploi des valeurs, l'aquarelle, étude des lettres, technique des fonds, harmonie des couleurs, polychromie, gouache, huile, détrempe, colle, pastel, etc.

3°) le cours de composition, débutant par l'étude des formes géométriques, continuant par celle des frises horizontales, verticales et de formes arbitraires pour terminer par l'étude des objets, des fruits, des fleurs simples avec des exercices de stylisation qui s'imposent, la flore, la faune et l'application aux métiers d'art avec des projets de vitrail, de fer forgé, de lino, de papier peint, de poteries, faïences, etc

4°) le cours de décoration comportant l'étude de la flore en aquarelle, encre de chine et gouache, lecture de plans de boîtes, l'étude du paysage, la composition de la flore et de la faune et enfin la composition des modèles inédits.

5°) le cours du bois proprement dit avec le travail du bois et la technologie, le tournage, le vernissage, la mar-

quetterie, l'incrustation, le polissage, le garnissage et le capitonnage et enfin la sculpture appliquée au bois de Spa et l'ivoire travaillé.

6°) un cours de l'histoire de l'art qui se donnerait à partir de la 3^{me} année.

7°) un cours de dessin constructif pour les ouvriers et les artisans.

8°) un cours de comptabilité artisanale.

Tel est le programme présenté par Monsieur Ivan Dethier le 31 août 1945 à l'Administration Communale de Spa.

Et voici la décision du Conseil en date du 8 septembre de la même année : « Le Conseil Communal, tenant compte



Vue interprétation de Marie-France Leyh
(Cliché Decoux)

du rapport de Monsieur Dethier et du désir exprimé par Monsieur Rau, Inspecteur des Académies et Ecoles de Dessin qui rappelle son désir constant de voir notre Ecole de Dessin s'intéresser à l'étude du Bois de Spa et affirmant que le programme des études est d'ailleurs orienté vers le but que son département poursuit, c'est-à-dire faire répondre à l'enseignement des arts, du dessin aux besoins artistiques des industries et métiers d'art locaux.

Attendu que, dans l'intérêt du but poursuivi il serait souhaitable que l'actuelle Commission artisanale continue à être habilitée pour s'occuper dans le cadre de la Commission Générale des intérêts particuliers de l'industrie du Bois de Spa et qu'il conviendrait dès lors de modifier le titre de l'Académie en l'appelant désormais « Ecole des Arts et Métiers de la Ville de Spa » ;

Attendu que cette conception permettrait d'assurer dans le même établissement, non seulement la formation d'artisans du Bois de Spa, mais encore d'autres professions artisanales à caractère artistique, à l'unanimité décide :

1°) de modifier le titre de l'Académie de Dessin en celui d' « Ecole des Arts et Métiers de la Ville de Spa » ;

2°) de réunir la Commission de l'Artisanat et de l'Ecole de Dessin en vue d'élaborer le programme d'études de la nouvelle école.

Hélas depuis lors, plus aucun effort n'a été tenté pour donner suite à cette magnifique résolution et la faire aboutir. L'indifférence manifestée par trop de gens à l'égard de cette industrie d'art qui prit naissance au XVI^e siècle dans la vallée des Puhons et qui contribua tant à faire le renom de Spa, ville d'eaux, m'incite à retracer ici sa remarquable et très intéressante histoire.

HISTOIRE

On prétend que c'est dans la fabrication des cannes et bâtons de promenade qu'il faut chercher l'origine de l'industrie du Bois de Spa. Ce fut sous Louis XIII que, pour la première fois, on se servit de la canne. Sous Louis XIV, elle devint plus haute et surtout plus fastueuse. Elle s'orne alors, en son pommeau, de rubans aux différentes couleurs. Les femmes comme les hommes se plurent à s'en servir. C'est pourquoi elle ne tarda pas à devenir un objet de luxe. D'aucuns ajoutent que c'est dans les villes d'eaux que la mode



Un bâton ou " bordon " sculpté (Cliché Decoux)

d'user constamment d'une canne a pris naissance. Ce qu'on sait, c'est qu'on en fabriquait à Spa, dès avant le XVII^e siècle. Les artisans qui pratiquaient le métier de bastonnier (ou

« bordon ») mot dérivé de bordon qui en wallon signifie « baston ») étendirent bientôt le champ de leur activité en confectionnant d'autres petits ustensiles ou meubles également utiles. Au XVII^e siècle, à côté de la fabrication d'objets peints et vernis, on en note une autre non moins importante qui consistait à revêtir d'incrustations tout un coquet mobilier. C'est encore à Albin Body que revient l'honneur d'avoir fait cette intéressante découverte. C'est en 1905, lors de l'Exposition Internationale de Liège qu'il vit, pour la première fois, réunis dans une vitrine d'imposants coffrets, aux couvercles incurvés, en bois brunâtre, incrustés de nacre, d'ivoire, de cuivre et d'étain. Sur chacun de ces objets, des applications de nacre, de forme ronde et saillantes étaient disposées aux quatre coins avec un médaillon central où l'artiste avait gravé aux traits des paysages ou des ruines. Dans les intervalles étaient répandus, de façon symétrique, des fleurs, des fruits, des oiseaux, des insectes en nacre légèrement teintée. Plusieurs spécimens portaient gravés sur nacre, les blasons de familles liégeoises. Intrigué, Albin Body fit des recherches aux archives de la ville de Spa et fut tout heureux de découvrir dans les comptes des anciens bourgmestres un répertoire très documenté sur les cadeaux offerts par Messieurs les Magistrats aux visiteurs de marque. Ces cadeaux étaient tous, pour la période allant de 1672 à 1711, des objets travaillés « de nacre de perles ». Poussant plus loin ses investigations, A. Body consulta les deux éditions (celle de 1734 et de 1763) des « Amusemens des Eaux de Spa » et s'aperçut que l'auteur ne soufflait mot de ce genre de « Jolités ». Par contre, il en trouva dans le « Traité des Eaux » de Nessel, datant de 1699, une explication très détaillée. Voici donc ce qu'en dit cet auteur, lors de son voyage à Spa : « C'est un plaisir d'y voir accommoder mille jolités auxquelles les habitants s'occupent et qui consistent en vernis travaillés à la façon des Indes, plats ou relevés en bosse, dorés et le mieux polis qu'il soit possible, le tout fort solide. On y travaille aussi sur toutes sortes de couleurs fort proprement, on y travaille même en nacre de perles, ivoire, écailles de tortue, étain d'Angleterre, cuivre et argent, y contrefaisant et faisant aussi, même aussi adroitement qu'en aucun endroit, la marquetterie et représentant de toutes sortes de figures d'hommes et de bêtes, d'insectes, de fleurs, de feuillages et tout ce qu'on souhaite, ce qui donne fort le goût à toutes sortes d'honnêtes gens de s'en pourvoir, à cause qu'il se trouve fort peu d'endroits où on en fasse de semblables, ces gens-là se perfectionnant tous les jours et s'occu-

pant uniquement à ce curieux exercice. » Edmond Brahy prétendait que l'origine de cet art est oriental. Il vint en Europe à la suite des Croisades d'abord, puis s'y répandit par l'importation constante en Italie, en Espagne de maints objets indiens, persans, arabes, turcs, etc. L'influence orientale se fit surtout sentir en Italie. Au XVI^e siècle, la décoration des armes à feu, arquebuses, mousquets, pistolets est faite au moyen d'or, d'ivoire blanc, de nacre, d'étain, de cuivre et d'argent.



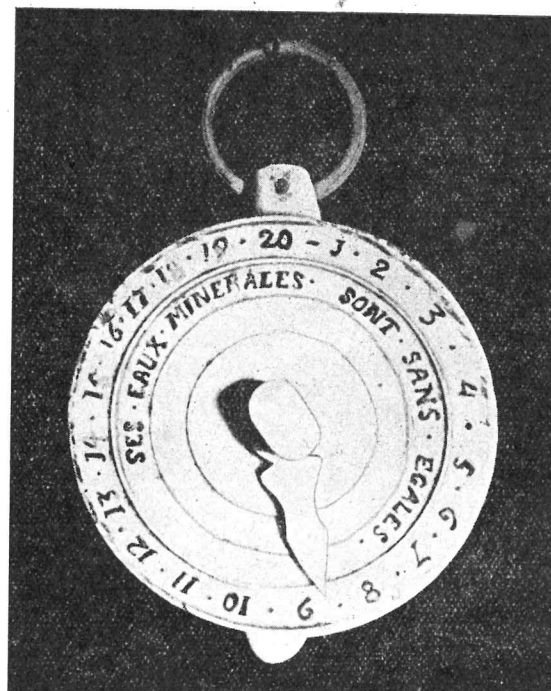
Le petit meuble incrusté de nacre de perles et d'étain
(Cliché Decoux)

C'est au XVII^e siècle, que les meubles dits cabinets recouverts d'écaillés et de bois précieux, incrustés d'ivoire, de nacre, de cuivre et d'étain font leur apparition. Et c'est ainsi que l'application du procédé s'étendit aux coffrets. Comme on peut le voir, cette industrie d'incrustation n'est pas essentiellement spadoise mais comme les Spadois du grand siècle s'y montrèrent fort experts (aussi adroits qu'en aucun autre droit, déclare Nessel), il y a lieu de croire qu'il y avait longtemps qu'elle s'était installée dans la vallée des Poughons.

La tradition nous a laissé peu de noms de ces artisans qui travaillaient la « nacre de perles ». Le nommé Bérinsenne semble avoir été un des plus habiles.

AU XVIII^e siècle, les progrès techniques réalisés dans la peinture font délaisser ce procédé qui se perd puis disparaît totalement. Seule survit la fabrication des objets peints et vernis qui prend une vogue extraordinaire depuis l'époque où nos décorateurs imitent à la perfection les laques de Chine importées en Europe par les marchands de la Compagnie des Indes (fin du XVII^e siècle).

Il est à remarquer, cependant, que dès les plus anciennes origines de la fabrication du Bois de Spa, on retrouve intimement liés ces deux caractères essentiels de notre ville d'eaux : l'artisanat et la cure.

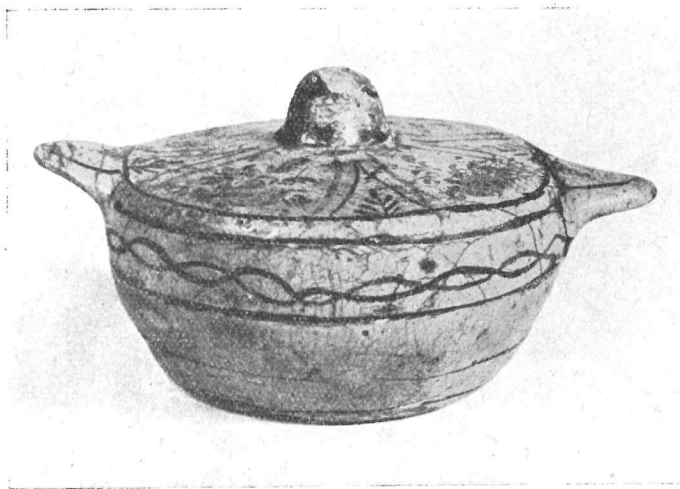


Le cadran des buveurs, avec devise
(Cliché Decoux)

Les artisans confectionnaient, en effet, des cadrans de buveurs d'eau et des bonbonnières dites « orangettes » ou « bergamotes ». Les Bobelins s'en servaient pour suivre leur cure. Les cadrans de buveurs d'eau minérale dont l'usage

devint général au XVIII^e siècle étaient nécessités par la grande qualité de « verrées » que les curistes d'alors se croyaient obligés de boire. Voici ce qu'en dit en 1734 un livre très curieux portant le titre « Des Amusements de Spa » :

« Tous les buveurs d'eau portaient une espèce de médaille, les hommes à la boutonnière de leur habit, les dames à la ceinture ou au côté. C'étaient des petits cadrans, tournés en ivoire, quelques-uns guillochés et de nacre de perles avec des nombres depuis un jusqu'à seize ou dix-sept et une aiguille qu'on tourne sur ces points pour marquer le nombre de verres que l'on boit. Il y en avait qui étaient ornés de petites devises sur quelques sujets galants ou sur la vertu des eaux. Ces cadrans se vendaient chez les apothicaires et coûtaient, ceux en ivoire de 20 à 25 sols, ceux en nacre d'un écu jusqu'à un ducat. On les suspendait à l'aide d'un ruban ».

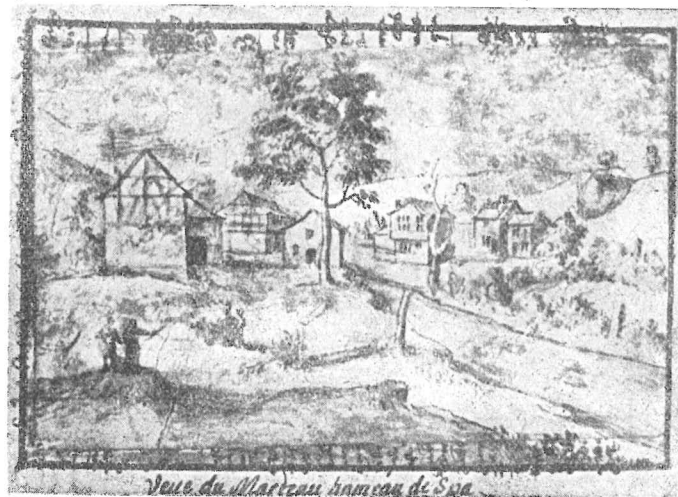


L'orangette ou bergamotte (Cliché Decoux)

Les bonbonnières dites « orangettes ou bergamotes » ont également leur origine dans le rite observé scrupuleusement par les buveurs d'eau de l'époque. Les Médecins des XVII^e et XVIII^e siècles, songeant à corriger la crudité du pouhon sur l'estomac recommandaient aux buveurs de mâcher, après avoir ingérer leurs verres d'eau, quelques grains

d'anis, de fenouil, de carvi, de coriandre ou encore quelques zestes d'écorces d'orange, des fleurs d'oranger confites ou de gingembre des Indes. A cet effet, ils étaient tous munis d'une petite boîte dite orangette ou bergamote ainsi désignée parce qu'elle était faite de la pelure d'une orange recouverte d'une pâte de papier. Ces bonbonnières étaient peintes et représentaient des sujets galants ou des devises.

Ces deux objets d'utilité auxquels le curiste de ce temps avait recours prouvent assez clairement que le développement de l'artisanat local fut en fonction de la vogue croissante que connurent alors nos eaux thérapeutiques. Au nombre des gens de métier du bois de Spa à cette époque, il faut citer les Dagly ou le Daglier, originaires du pays de Herve, les Collin, les Franck, les Xhrouet, Renier Roidkin, Charles Denis de Beurieux, Bérinsenne, qui travaillait surtout dans l'incrustation, Hubert Rousseau (1) et son frère Mathieu. Renier Roidkin, Mathieu Xhrouet (2) et Denis de Beurieux étaient très habiles tous trois dans l'art de faire au lavis des vues à l'encre de Chine. De Charles Denis de Beurieux, qui



Un dessin du recueil de Charles Denis de Beurieux (Cliché Fécher)

(1) Echevin en 1698. Très habile aussi dans l'incrustation.

(2) Travaillait aussi dans l'incrustation.

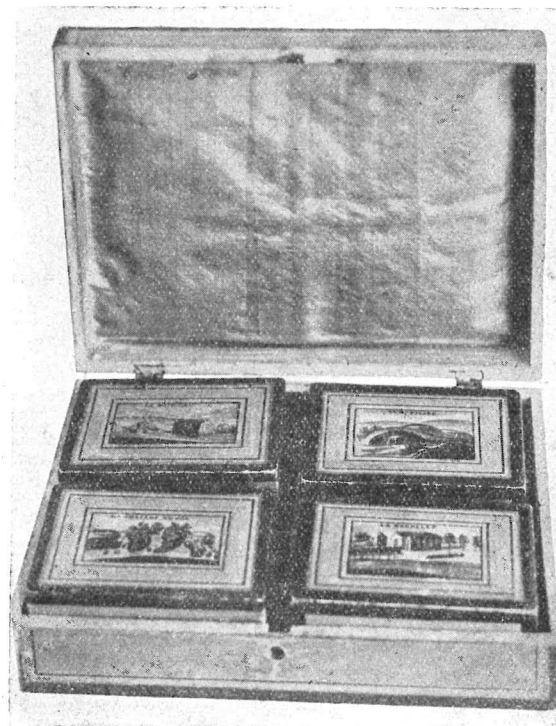
fut un des meilleurs dessinateurs spadois de ce siècle, la bibliothèque Albin Body possède un recueil d'une série de 425 dessins représentant des vues de la Hoëgne, le Château de Franchimont, le Marteau, Winamplanche, Creppe, Belheid, Nivezé, Sart, Francorchamps, Malmédy, Stavelot, Coö, La Gleize, Quarreux, Sprimont, Trooz et Louveigné. Qu'on ne vienne plus prétendre que nos ancêtres n'étaient pas sensibles aux charmes de la nature. En 1939, le Chevalier de Limbourg a écrit un recueil très intéressant sur de Beurieux, né à Spa en 1653 (de Godefroid Collin dit de Beurieux, Bourgmestre de Spa en 1660 et de Marie le Daglier), mort en qualité de Révérend sous-diacre le 26 février 1741. Son recueil de dessins constitue, dit Monsieur de Limbourg, un véritable film de la région de Spa, tant la reproduction des sites naturels et des aspects urbains ou villageois y est abondante et circonstanciée et ce, à une époque pour laquelle nous étions à peu près dépourvus de documents picturaux. Beurieux, par sa mère, était apparenté à la race des Dagly qui formèrent une véritable dynastie de « bordonniers » et de peintres de « Jolités ». L'un d'entre eux, Gérard, inventa un vernis employé pour la réparation des anciens tableaux et leur conservation. C'est lui, qui par ses recherches et leurs succès, a rendu un service inappréciable à la peinture de Spa. Il est nécessaire de donner ici des précisions sur son procédé de vernissage dont les décorateurs spadois jusqu'à nos jours, ont conservé l'essentiel.

Nos peintres travaillent sur bois. Ils emploient surtout le platane, l'érable, et parfois le bouleau. Le bois, lorsqu'il a reçu de l'ébéniste ou du tourneur la forme voulue, est plongé dans un bain de pouhon où il s'imprègne de tannate de fer produit par les sels de fer, l'eau et le tanin du bois. Il prend ainsi une teinte bistrée. Cette opération lui donne de la solidité et un ton mat qui résiste très bien à l'action des agents de destruction. Ainsi préparé, il est livré au peintre qui applique les couleurs délayées dans de l'eau gommée et qui fait de la sorte de véritables gouaches.

Voilà l'objet enluminé, mais il est terne, sans luisant, sans poli, C'est alors que commence un travail important au point de vue du brillant et de la conservation à lui donner.

Pour obtenir ce double effet, on recourt au vernissage et au polissage. Le vernis est composé de gomme sandaraque et de gomme mastic, dissoutes dans de l'esprit de vin ou de l'essence de thérébentine. Après avoir appliqué 7 à 8 couches de ce vernis, on donne à l'objet un premier polissage.

Cette opération s'appelle le prêlage parce que jadis elle se faisait au moyen d'un jonc nommé prêle. Ensuite, on étend de nouveau quelques couches de vernis puis on polit une seconde fois. C'est le ponçage qui s'obtient par le frottement d'une espèce de pierre ponce pulvérisée. Enfin, on achève le travail par un enduit à l'esprit de vin et l'on polit une dernière fois à l'aide de la craie douce dite de France. L'objet acquiert ainsi ce brillant, si vif, si chatoyant et tant recherché. Cette manière d'appliquer le vernis dont je viens de donner des détails date de 1840. Depuis lors elle s'est modi-



Une boîte en contenant quatre autres

(Cliché Decoux)

fiée. D'aucuns traitent les boîtes à l'alcool et au cellulose. Mais ces vernis sont d'une grande fragilité. La Maison Reigler employe actuellement, pour ses travaux, un vernis gras du plus heureux effet.

On attribue donc à Dagly la découverte du premier vernis pour Bois de Spa. C'est lui qui a permis que nos « Jolités » deviennent bibelots de luxe et antiquités de marque. Spa a conservé de cet ancêtre du XVII^e siècle un souvenir inaltérable et son nom sert encore d'appellation à une ruelle du vieux quartier du haut de la Ville.

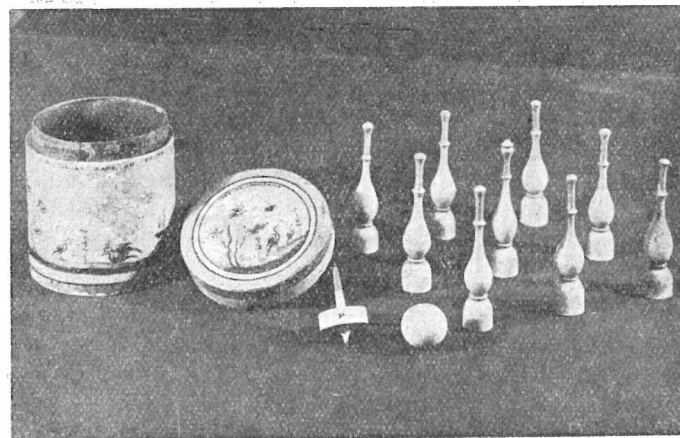
Le XVIII^e siècle voit l'industrie spadoise atteindre son apogée. Dans les « Amusements des Eaux de Spa », le docteur de Limbourg est complet en ce qui concerne nos jolités et nous dispense d'invoquer le témoignage d'autres auteurs. Il nous dit non seulement les sujets que l'on peignait et les objets qu'on décorait mais il nous indique les procédés qu'on employait. On regrette qu'il ne nomme pas les principaux artisans de son époque. La tradition heureusement a suppléé à ce silence et nous a conservé les noms de Remacle Leloup, d'Antoine Leloup dit le Dauphin, de Joseph Xhrouet, le graveur, de Xhrouet, le céramiste, de Lambert Xhrouet, le tourneur, de Lecomte, le peintre des fleurs, de Brixhe et de Jean Gernay dont l'atelier devint le 1^{er} du bourg. Jean Gernay avait la passion de son art. On raconte même qu'il pleurait lorsqu'il voyait s'en aller une boîte qu'il avait vendue et que, après en avoir cédé 2 ou 3, il fermait son magasin, ne voulant à aucun prix se soumettre à une nouvelle et douloureuse séparation.

Des deux Xhrouet, il y eut celui qui se distingua par la suite comme décorateur à la manufacture de Sèvres et son frère le tourneur qui confectionna un tour qu'on disait une merveille d'obéissance et de précision.

Lambert Xhrouet appartenait à une des plus anciennes familles spadoises qui compta tour à tour parmi ses membres, des médecins, des hommes d'église, des magistrats, des peintres, des graveurs et des ciseleurs.

Né à Spa le 3 décembre 1707, il devint le 1^{er} tourneur de son siècle. Il fut même conseiller et bourgmestre de sa ville. Artiste ingénieux, il inventa lui-même ses tours qui furent de véritables pièces d'horlogerie, des machines de précision à l'aide desquelles il fabriqua des objets merveilleux, par leur fini et leur délicatesse. Rien qu'à voir le petit nombre de bibelots qui nous sont restés de lui, on est pénétré d'admiration et d'étonnement. Jamais on n'avait amené à un tel degré de perfection l'art du tourneur et l'on peut dire pour lui qu'il n'est pas de difficulté qu'il n'ait su vain-

cre. Dès l'âge de 25 ans, il était passé maître dans son métier. L'auteur des « Amusements de Spa », rapporte qu'il enfantait des ouvrages d'une telle petitesse « que l'on ne pouvait presque les voir qu'à l'aide du microscope. » Nous vîmes, ajoute l'auteur, entre autres, une petite table avec 6 tasses, leurs soucoupes, la théière et le sucrier qui se renfermaient dans un petit œuf d'ivoire qui n'était pas plus gros qu'un pois. C'est presque incroyable.



Un jeu de quilles tournées à Spa au XVIII^e siècle
(Cliche Decoux)

Cependant, la beauté des ouvrages de Xhrouet porta bientôt la renommée de l'artiste aux quatre coins de l'Europe. Aussi fut-il mandé à Vienne en 1748 par l'Empereur François I^{er} auprès duquel il fut retenu pendant de longs mois. Il séjourna encore à Bruxelles chez le Duc Charles de Lorraine qui s'amusa à s'essayer au tour. D'autres princes tels que le Margrave de Bayreuth et le Duc de Cumberland voulurent l'avoir pour maître. Xhrouet, au cours de ses nombreux voyages, diffusa l'art du Bois de Spa et laissa dans les divers pays qu'il visita des objets complètement terminés de sa main (car il connaissait toutes les parties du métier). Il travaillait le bois, la nacre, l'écaillé, le coco et surtout l'os et l'ivoire. Pendant les saisons brillantes de 1760 à 1780, il n'est pas un visiteur de marque qui vint à Spa et ne fut curieux d'aller voir Xhrouet devant son établi. On dit que Gustave III, l'ayant honoré de sa visite, il se fit apporter un

morceau de glace qu'il tourna à l'instant sous les yeux du monarque. Il en tira une coupe admirable de forme. Il la fit emplir de vin de champagne et l'offrit à son royal visiteur qui but au succès de l'artiste.

Xhrouet exerça son art jusqu'au dernier jour de sa laborieuse existence. Il mourut le 21 avril 1781. Telle était sa



Un magnifique ensemble de " jolités „ anciennes
(Cliché Pichonnier)

réputation que le curé qui lui ferma les yeux inscrivit comme un de ses plus beaux titres de gloire sur le registre des décès, sa qualité d'habile tourneur. Il fut inhumé au cœur de l'église de Spa où figuraient ses armoiries. Il laissa un neveu du même nom qui suivit la même carrière.

C'est à l'époque où vécut ce prestigieux tourneur que, le succès les aidant, les tabletiers ajoutèrent aux boîtes et autres objets qu'ils confectionnaient, le petit meuble qu'on nomme toilette. C'est un assemblage de boîtes de diverses grandeurs contenues dans une plus grande. On y serrait sous clé, poudre, fard, mouches, cures dents, ustensiles à coudre et à broder. Les toilettes de Gernay, de Joseph Thomas Brixhe et de Tahan emportaient tous les suffrages.

Les décorateurs peignent alors en camaïeu, rose clair ou bleu ciel, d'autres encore avec l'entière gamme des couleurs. Les vendeurs reproduisent sur bois, en toute liberté et licence, les scènes à soubrettes, ou bergères, les idylles, des personnages de la comédie italienne ou les réunions galantes des peintres voluptueux du XVIII^e siècle.

Cet épanouissement de l'art local est dû en partie à des mécènes et des maîtres étrangers qui fréquentaient assidûment le Spa d'alors. Parmi eux il faut citer le Comte de Caylus (1692-1765) et le Chevalier de Fassin (1776) qui, revenant de Rome, vint se fixer dans la ville d'eaux. Ce dernier avait un grand talent comme peintre de paysages et d'animaux. Il prit plaisir à enseigner les jeunes artistes auxquels il montra de nouveaux procédés pour la peinture à la gouache. Ceux-ci, en peu de temps, devinrent d'habiles coloristes. Parmi les élèves de de Fassin, il faut citer Brixhe, Pierre Tahan qui fut admis plus tard dans l'atelier du grand David, Louis Lecomte qui voulait remplacer la peinture sur bois par la peinture sur porcelaine et qui mourut commandant des Grogards de Napoléon, Wilkin appelé plus tard le romaniste et Barthélemy Longrée. Nos artistes formaient alors un véritable corps de métier avec maîtres, patrons, compagnons et règlements. On était admis apprenti à la condition de s'être au préalable initié au dessin. Et l'apprenti n'était ouvrier gagé qu'après 4 ans de travail non rémunéré. Les conditions actuelles de la vie nous empêchent de concevoir de telles possibilités sociales.

Vers la fin du XVII^e siècle, le Bois de Spa adopte un nouveau thème de décoration. Les relations de l'Angleterre, de la Hollande et de la France avec l'Extrême Orient par la Compagnie des Indes et celle d'Ostende mirent à la mode les laques authentiques du Japon et de la Chine. Les téméraires voyageurs qui revenaient du bout du monde dans notre vieille Europe ne se lassaient pas de décrire, avec force détails, les merveilles de ces pays étonnants. Repris par d'autres, leurs récits étaient déformés et forcément s'écartaient plus ou moins de la réalité. Si bien qu'à cette époque il y eut deux Chines. Celle qui existait en fait et celle connue par la tradition orale. C'est très souvent en se basant sur les indications fantaisistes que les décorateurs parisiens reproduisirent des motifs japonais et chinois sur leurs mobiliers, motifs qui de nos jours nous permettent nettement de distinguer les objets travaillés en Europe des laques d'origine. Les tabletiers spadois qui se tenaient à l'affût de tou-

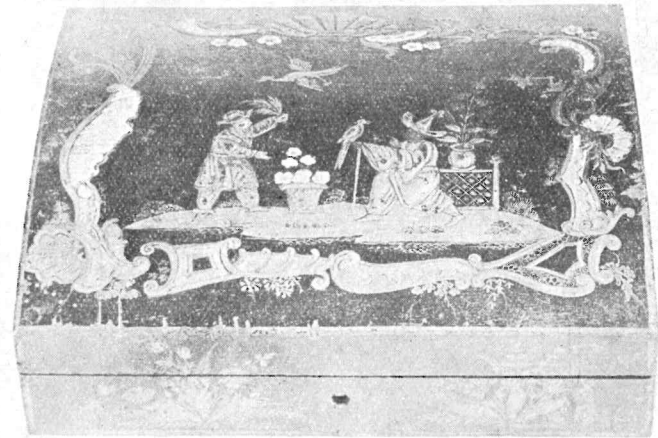
tes les nouveautés et qui n'ignoraient point que les industries de luxe ne peuvent vivre longtemps qu'à la condition de se rajeunir et de se renouveler sans cesse suivirent la mode parisienne des chinoiseries. Et bientôt, on vit à la montre des vendeurs, toutes sortes d'objets façonnés en prismes, en pyramides, en bonnets chinois et décorés suivant le goût oriental. Cependant, rétifs à cette influence exotique, les Xhrouet continuaient à reproduire les personnages de la fable et de l'histoire tandis que les Leloup excellaient dans le paysage pré-romantique. C'était Dagly, l'inventeur du vernis à l'épreuve de l'eau et du feu, qui faisait à la dernière perfection les figures de la Chine et du Japon, soit à plat, soit en relief. Les dames étrangères lui commandaient des toilettes d'une richesse extraordinaire dont toutes les pièces étaient marquées à leur chiffre et à leurs armes. Aux dires d'un auteur du XVIII^e siècle, ces jolités chinoises étaient les plus galants ouvrages qu'on eut pu voir. Il en cite notamment dont toutes les parties étaient en laque noire, relevées de dessins chinois en bosses et faits d'or fin.

On en confectionnait de toutes les nuances, de laque bleue, imitant le lapis lazuli, de laque rouge ou blanche rehaussée de feuillages d'or en camaïeu. Il n'est pas douteux que beaucoup de ces boîtes luxueuses qui figurent dans les Musées d'Angleterre, de France et d'Allemagne et dont on ignore la provenance sont de fabrication spadoise. Ce genre chinois qui avait pris naissance, comme nous l'avons dit, à la fin du XVII^e siècle, se perpétua pendant une bonne partie du siècle suivant. Puis, capricieuse, la mode y substitua d'autres créations ou imitations.

Sous le règne de Louis XV et de Louis XVI les sujets de Boucher, de Greuse, de Van Loo et de Chardin furent aussi fort en vogue. Nous possédons de ce genre une boîte de grande valeur figurant dans la merveilleuse collection que Madame Peltzer de Clermont légua, à sa mort, au Musée de Spa-Ancien. Une autre boîte remarquable est celle dont le couvercle représente la scène admirablement interprétée du Pierrot et de la Dormeuse. Les yeux écarquillés de crainte qu'on ne vienne réveiller sa belle, l'index sur les lèvres, un long Pierrot, les joues creuses, s'avance sur la pointe des pieds (à en juger par l'attitude, car on n'en voit que le buste) près de la couche où celle-ci repose. L'artiste a reproduit avec un réalisme poignant cette pantomime de la comédie italienne, mais il y a tant de sobriété dans sa mise en page qui en exclut toute charge à caractère « méridional » que

nous nous permettons de conclure que nous trouvons ici en face d'une excellente interprétation et non d'une quelconque copie. C'est là un réel petit chef-d'œuvre que d'aucuns attribuent à Jean Gernay, d'autres à Tahan.

C'est à cette même époque, qu'inspiré par les poèmes bucoliques d'André Chénier qui possédait un sens unique de la poésie de la grâce dans les attitudes et un art subtil



Une boîte " Chinoise " de Spa (Cliché Decoux)

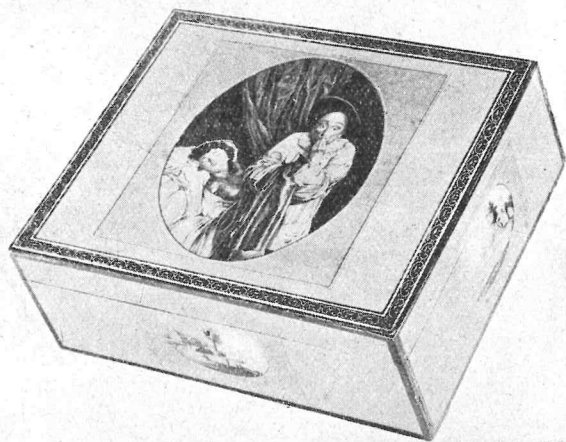
d'évoquer les visions harmonieuses, d'autres peintres (1), doués d'un goût plus sûr, plus raffiné se mirent à reproduire des sujets de fables tels que Naïades et Ondines, Génies ailés, Muses rieuses éclairant l'ombre discrète des bois ; autant de tableaux brossés par Chénier, imitateur des Grecs dont le mot d'ordre en matière d'art était contenu dans cet alexandrin :

« Sur des pensées nouveaux, faisons des vers antiques. »

On pourrait s'étonner de ce que ce petit bourg de Spa, situé à plusieurs centaines de kilomètres de Paris, fut, à

(1) Jean-Henri Fléron dont une œuvre datant de 1789 (Vénus sortant des Eaux) vient d'être découverte par notre conservateur M. J. Dethier, fut un des meilleurs réalisateurs de ce genre.

cette époque, aussi sensible au développement des arts et de la littérature, mais il faut tenir compte de ce que la ville d'eaux connaissait alors une vogue dont nous n'avons pas idée de nos jours ; toute la noblesse française y venait faire séjour et un Duc de Lauzun, par exemple, y passait le meilleur de son temps. Spa portait fièrement le nom de « Café de l'Europe », parce qu'il était le boudoir des têtes couronnées et des grands personnages de ce siècle. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que sa vie artistique se soit mise au diapason



Le pierrot et la dormeuse (XVIII^e siècle) (Cliché Decoux)

de celle de Paris dont il était devenu, en quelque sorte, un faubourg éloigné, ayant mêmes acteurs et par conséquent mêmes réflexes. (1)

* *
* *

L'influence du romantisme naissant et la présence à Spa d'artistes et de critiques étrangers eurent pour effet de pousser nos peintres gouacheurs dans une voie plus libre et plus personnelle. C'est alors, qu'émerveillés des œuvres qu'ils

(1) A cette époque, Spa semblait moins éloignée de Liège où vivaient des artistes comme Hamal et Grétry.

reproduisaient et jalousant le talent des créateurs, nos artisans comprirent la nécessité de s'initier à l'étude du paysage. En cela encore, ils ne faisaient que suivre, pas à pas, le mouvement général des arts. La révolution de 1789 et la période napoléonienne avec ses levées en masses, les grands bouleversements de ce temps furent pour notre industrie le commencement d'une ère de décadence. L'épou-



Les scènes Mythologiques (XVIII^e siècle) (Cliché Decoux)

vantable incendie qui ravagea Spa en 1807 faillit lui porter un coup mortel.

Le feu prit le 21 août vers midi, à une petite maison couverte de chaume située en Vieux Spa. A une heure, tout le quartier était en flammes. Le vent qui soufflait assez fort, porta des flammèches en vingt endroits différents. La force de l'incendie, l'ardeur du soleil et la réverbération de la montagne étaient telles que le feu s'allumait d'une traverse de rue à l'autre. Cent quatre-vingt-trois maisons furent détruites de fond en comble. Près de deux cents chefs de famille furent entièrement ruinés. Micoud d'Umons, le Préfet du département de l'Ourthe ouvrit une souscription qui rapporta 170.000 francs. Les secours vinrent de toutes parts, mais la ville se releva difficilement de ses cendres.

Plusieurs artisans du Bois de Spa furent victimes de ce « grand feu ». Leurs noms figurent sur la liste des sinistrés ayant reçu des secours. Nous y relevons Joseph Ledain, Jonas Marin, Pierre Tahan, François Misson, Antoine Duchesne qui nous annoncent des dégâts en vernis et couleurs pour des sommes allant de 600 à 800 francs.

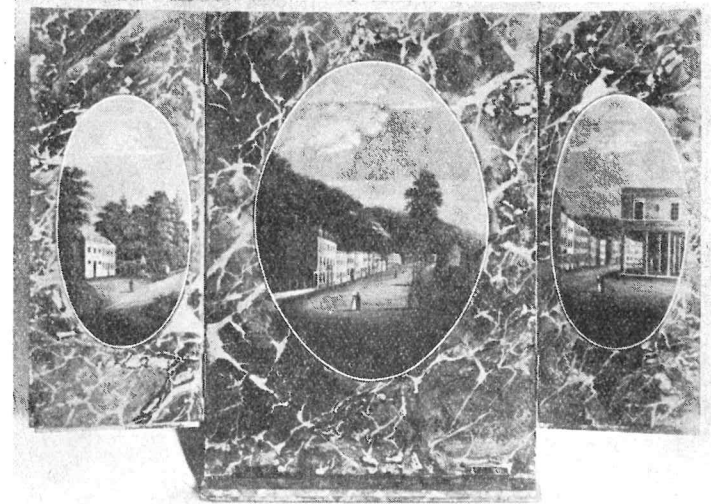
C'eût été un désastre, si une nouvelle vogue des eaux vers 1814 n'eut arrêté l'agonie commencée. C'est Spa, en effet, que choisissent pour se réunir les plénipotentiaires des pays coalisés contre la France, chargés de jeter les bases du Traité de Paris. Ceci indique bien que la petite ville méritait d'être appelée le « Café de l'Europe ». L'avenir paraissait donc moins sombre ; mais malheureusement les peintres qui succédèrent à leurs aînés subirent l'oppression du grand art contingent. Notre industrie ne sut point s'affranchir de cette déprimante tutelle. Elle prit, sous l'Empire l'allure archéologique et linéaire. Elle se fit l'humble vassale des méthodes préconisées par David (1) et ses adeptes. Puis enfin elle se lança dans toutes les exagérations d'un romantisme débordant. Entretemps, s'affirmait la nécessité pour les ouvriers et apprentis d'une initiation plus sévère et plus esthétique. Les meilleurs et les plus réputés de nos peintres secondèrent ce mouvement et se firent professeurs pour leurs cadets. Gérard Wilkin, Joseph Gernay, Joseph Servais, Joseph Body, Collin, Marin et Alexis Lagarde furent les élèves de Barthélemy Longrée.

C'est l'époque où l'artisan aborde l'étude des fleurs du pays pour en faire un motif de décoration. On se met aussi à peindre sur albâtre, des médaillers qui s'appliquent parfois aux boîtes. Joseph Gernay, Joseph Servais, sa sœur Thérèse et beaucoup plus tard, Noémi Henrard excellèrent dans cette spécialité. Joseph Gernay se révèle aussi un parfait animalier.

Sous la domination hollandaise, grâce au Chevalier de Lance, commis par le Roi pour gérer les intérêts de Spa, notre industrie reprend vigueur et s'affirme à l'étranger. C'est en ce temps-là que Fourmois, Stroobant et Madou séjournent dans la Perle des Ardennes et tirent, des coins pittoresques de nos promenades et de nos sites, des gravures que nos artisans se mettent à reproduire sur les différentes faces de

(1) Pierre Tahan fut admis dans les ateliers du grand peintre de la révolution.

leurs boîtes. Le peintre Ponsart de la région de Stavelot-Malmédy et d'autres encore imitent cet exemple. Ce procédé tenait plutôt de la publicité en faveur de la ville d'eaux mais l'art y perdait assurément beaucoup de poids. La décoration sur bois de Spa se muait en peinture sur bois de Spa. De leur côté, les tabletiers subissent aussi le mauvais goût de la mode et introduisent dans la confection de leurs toilettes et de leurs boîtes à ouvrages la forme dite « tombeau », funèbre au possible. Nous ne pouvons nous empêcher de constater une réelle décadence quand nous comparons ces



Triptyque avec vues de Spa (époque du Chevalier de Lance)

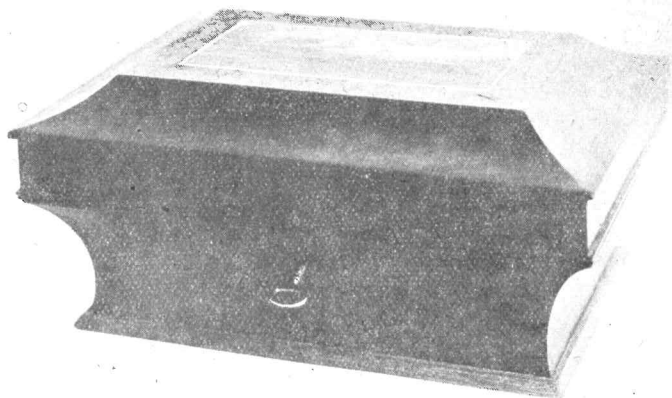
(Cliché Decoux)

productions du XIX^{me} siècle à celles des époques fastueuses des Louis XV et XVI. Mais hélas l'influence française était morte. Il n'y avait plus de mesure et la fantaisie ne voulait plus s'embarrasser d'aucune loi. Le romantisme était écumant d'effervescence.

Cette habitude de reproduire le paysage sur boîte devint générale. En 1825, une grande exposition des arts décoratifs est organisée à La Haye. Le Menuisier André Antoine Huberty y envoie « une boîte fond et couvert d'une pièce avec une chaîne en bois tirée de l'intérieur de la dite boîte qui lie le tout ensemble et qui ne forme qu'un seul mor-

ceau d'une seule pièce ».

Du peintre Barthélémy Longrée, un de nos meilleurs artisans d'alors, nous y voyons figurer « une boîte à ouvrage pour dames, peinte en paysage coloré représentant l'entrée de Spa par l'Avenue du Marteau, sur le dessus. Sur le devant, la Promenade de Sept Heures. Le derrière représente la Fontaine minérale du Tonnelet. Aux deux côtés, les fontaines minérales de la Géronstère et de la Sauvenièrre. Dans l'intérieur, le monument du Pouhon élevé par leurs Altesses Royales le Prince et la Princesse d'Orange ; enfin, les vues des Châteaux de Montjardin et de Juslenville. Le fond de la boîte est en bois gris. Le peintre Redouté expose une boîte



La boîte dite "Tombeau", (époque romantique)
(Cliché Decoux)

à thé forme octogone peinte en fleurs différentes. Ceci prouve que les peintres d'alors employaient comme seuls motifs de décoration les fleurs et le paysage. Tous ces artistes sont des contemporains de Joseph Servais qui fut, en même temps qu'un décorateur remarquable, un des meilleurs Bourgmestres que Spa ait eu à connaître. L'exposition de la collection d'Henry Lebeau, en 1946, nous a donné l'occasion d'apprécier le talent de cet artiste.

Notre ami Georges Jacob a écrit sur Joseph Servais, grand mandataire public, une notice extrêmement complète. C'est à lui que nous avons recours pour retracer en quelques traits la vie du grand spadois.

Le 9 Frimaire de l'An 9, correspondant au 30 novembre 1800, Sacré Servais, né à Liège en 1763 épousait à Spa Marie Thérèse Lejeune, née le 5 février 1777. De cette union naquit à Liège, le 10 prairial de l'An XI (30 mai 1803) Jacques Joseph Servais. Dès son plus jeune âge, Joseph Servais montra d'excellentes dispositions pour le dessin et la peinture. Il fut admis dans l'atelier de Jacques Barthélémy Longrée qui lui enseigna les procédés de la gouache. Il quitta bientôt son maître pour suivre à Bruxelles le comte d'Ansembourg aux enfants duquel il avait été chargé, pendant un séjour à Spa, de donner des leçons de dessin. C'est là, qu'introduit auprès de la Famille Royale, il eut l'honneur d'enseigner les Princesses d'Orange.

A la révolution de 1830, ayant perdu sa situation, il quitte Bruxelles pour Paris et y arrive le 7 décembre 1830 comme quelqu'un tombé des nues dans un moment de discordes. Grâce à l'appui du Général Lawoestine, il est reçu aux Tuileries et devient professeur de dessin et de peinture des filles de Louis Philippe : Louise Marie d'Orléans, la future Reine des Belges, Marie Christine (Mademoiselle de Valois) et Marie Clémentine (Mademoiselle de Beaujolais). Il fit venir sa sœur à Paris. Celle-ci possédait un joli talent de peintre de fleurs. Elle ouvrit rue d'Enghien un magasin d'objets d'art. Elle mourut en 1839. Cette perte affecta fort Servais qui revint définitivement se fixer à Spa où il retrouva un ancien ami, Gérard Wilkin, fils du peintre surnommé le Romaniste. Il se lia d'amitié avec l'excellent journaliste belge Félix Delhasse qui plus tard l'aida à réaliser les innovations heureuses dont il a fait profiter sa ville d'adoption.

En 1848, en même temps qu'il est chargé de représenter les électeurs du Canton de Spa au Conseil provincial, il est élu conseiller communal. On a conservé une importante correspondance échangée entre Servais et Delhasse. Elle nous éclaire surtout sur la vie politique de l'époque et nous apprend avec quelle incompréhension les projets d'un mandataire d'élite étaient accueillis. Elle nous montre aussi combien Servais aimait Spa qu'il voulait sauver à tout prix de l'emprise des jeux. Ses réalisations, tant au point de vue touristique qu'au point de vue cure, ont permis à sa ville d'ac-

quérir un sens nouveau et si, aujourd'hui il est donné à la ville d'eaux belge l'occasion de lutter avec succès pour reprendre une toute première place c'est à Joseph Servais que les Spadois le doivent.

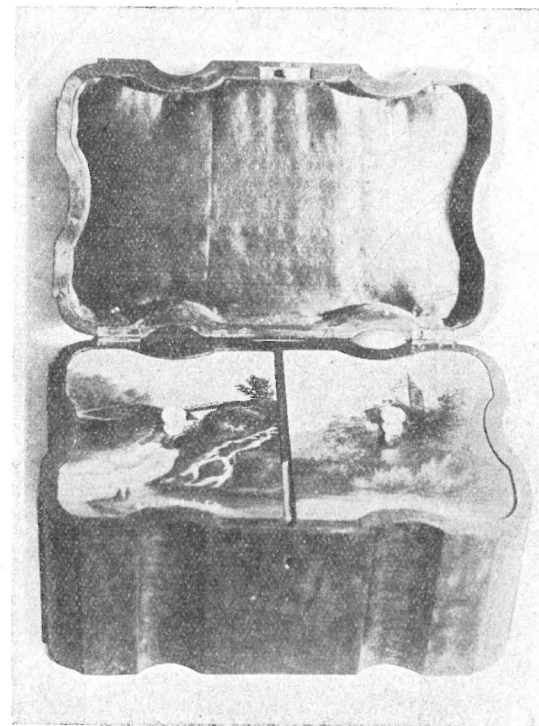


Une "toilette" pour dames (Cliché Decoux)

Nous restons émerveillés devant les travaux qui ont été accomplis sous son mayorat et qui portent encore actuellement leurs fruits.

Procédant à la toilette de sa ville, Servais crée encore de nombreuses promenades parmi lesquelles les Artistes et Meyerbeer. Il restaure complètement la source de Barisart et fait embellir le Parc de Sept Heures et ses alentours. C'est encore lui qui fait paver les premiers trottoirs et établir le voûtement du Wayai et du ruisseau de Barisart. La ligne de chemin de fer Pepinster-Spa fut construite en

1854 et la gare, édiflée au lieu dit les Echesses, selon le désir de Servais, permit de prolonger la voie vers Trois-Ponts, sans avoir à traverser le centre de la ville. En 1867, il cou-



Boîte à forme « violon », portant les vues de Montjardin et de Coo

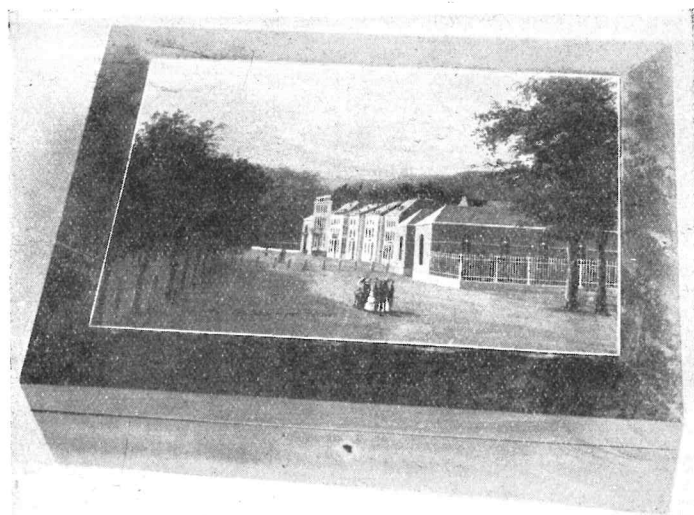
(Cliché Decoux)

ronne magistralement son œuvre en faisant construire l'Établissement des Bains.

Quand on tient compte des difficultés énormes et des embûches qu'il rencontra pour mener à bien ses projets, tracasseries que lui créaient trop de politiciens imbéciles, on ne peut qu'admirer le courage et la persévérance dont dut faire preuve ce grand homme d'action. Parfois, les basses intrigues et les sombres cabales heurtaient son âme délicate. C'est à ce moment là qu'il écrit à son cher Félix Delhasse : « Que le diable emporte toutes les affaires de parti ! On se

lance dans l'espace sans savoir où l'on va, et, quand on est lancé, on ne peut plus s'arrêter. C'est ainsi que me voilà esclave pour plusieurs années et pour quoi faire ? Que sera le résultat de mon dévouement pour des ingrats ? Attendez, attendez, mon bon Félix, une fois sorti de tout cela, je ferai comme vous. Je ne veux plus me mêler de rien. Seulement, je n'aurai pas comme vous, une charmante et bonne famille et de beaux enfants : je serai vieux, lassé, usé ? Oh ! le vilain avenir ! N'y pensons pas. »

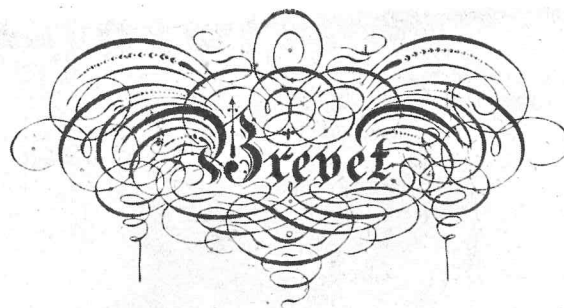
Quelle amertume dans ce bout de lettre. La famille de Servais, c'était la population spadoise mais une famille bien



Le Spa que J. Servais connut dans sa jeunesse
(Cliché Decoux)

remuante et bien déconcertante pour un mandataire aussi extraordinairement doué dont l'énergie indomptable, malgré les obstacles l'engageait, coûte que coûte, à poursuivre son but. Ce n'est qu'après sa mort qu'on s'est rendu compte de la valeur d'un tel administrateur.

Nous ne pouvions passer sous silence la vie politique de Joseph Servais et cela au risque de nous écartier quelque peu de notre sujet. Parlons maintenant du Servais peintre en bois de Spa. Quand il revint de Paris, le 1^{er} mai 1842, il était nanti de quatre brevets qui lui avaient été décernés par la



Aujourd'hui le 11^{me} de l'an mil huit cent trente deux
Sa Majesté Marie Amélie Reine des Français

étant au Palais des Tuileries
a accordé et accorde à M^r Servais, à Paris

le Brevet de son peindre, fait^r d'ouvrages de Spa

l'autorisant à en prendre le titre et à en faire placer l'inscription
au devant de sa Maison. Pour témoignage de sa volonté, la Reine
a commandé d'insérer le présent Brevet qu'Elle a signé de sa Main
et fait contresigner par moi, Secrétaire des Commandemens de Sa Majesté.

Marie Amélie



PAR LA REINE.

Barth. de Brützel

Un des brevets princiers décernés à Joseph Servais,
peintre sur Bois de Spa

(Cliché Decoux)

Reine Louise de Belgique, la Reine des Français Marie Amélie, la Duchesse d'Orléans et la Princesse Adélaïde. Dès son retour de Paris dans notre ville, son rêve est de fonder une école de dessin. Dans une lettre à Gérard Wilkin datant du 12 janvier 1842, il parle de l'intention qu'il a de créer une école gratuite pour les ouvriers de Spa. Il voulait donc, par cette innovation, orienter ses concitoyens vers cet artisanat d'art qui représentait disait-il, les lettres de noblesse de la cité des Bobelins. Il avait la certitude que la cure, le tourisme et le bois de Spa réunis allaient faire de Spa un centre parfait de villégiature. L'école de dessin ouvrit ses portes en 1843. Les professeurs avaient pour mission d'épurer le goût, de perfectionner l'œil et la main de nos artisans.

Le paysagiste Delvaux en fut le premier directeur. Il était secondé dans sa tâche par notre concitoyen Antoine Fontaine. L'institution donna certains résultats.

Malheureusement, le but qu'elle poursuivait fut complètement faussé. Aucune notion de l'art décoratif ne fut enseignée sérieusement dans cette école qui devait surtout former des décorateurs. Delvaux, n'étant pas Spadois, n'avait aucun sentiment profond de la tradition. C'était un paysagiste, un peintre sur chevalet qui professait même un certain mépris pour la décoration des boîtes. Quant à Fontaine, ce portraitiste, auteur du fameux Livre d'Or représentant, dans un Parc, tous les personnages célèbres ayant séjourné à Spa, il considérait la peinture sur bois de Spa comme un art mineur. Notre artisanat subit alors une incontestable décadence. Les bibelots peints et vernis devinrent d'une classe bien inférieure à ceux de naguère. Bercés par une prétention quelque peu déplacée, les artisans les plus adroits se risquèrent à peindre sur chevalet et laissèrent aux moins doués le soin de décorer le petit mobilier. C'est l'époque des copies en masse et du bouquet de roses brossé hâtivement. Nous nous empressons d'ajouter que parmi ceux qui suivirent Delvaux, certains réussirent assez bien comme paysagistes. Un tableau d'Antoine Fontaine représente un groupe imposant de nos peintres du XIX^e siècle. Les toiles de quelques-uns d'entre eux sont encore fort appréciées de nos jours. Nous citerons : Gérard Jonas Crehay qui étudia à Paris et fut le compagnon de Corot, son fils Gérard qui suivit la même carrière, Wilkin, Henry Marcette, le délicat aquarelliste dont les œuvres sont recherchées, Jonas Marin dont le dessin fougueux vibre de romantisme, Mathieu Nissen qui finit professeur à l'Académie de

Gand, Doneux, Tahan, Ringlet, Deprez, Midré, Krins, Bronfort et Alphonse Reigler, dont un album de dessins évoquant les coins d'un Spa disparu se trouve au Musée Spa Ancien ; Jean, Joseph, Hubert et Noémi Henrard, Victor Renson, Léonce Reigler, André Collin père, et son fils qui devint un peintre distingué du Midi. Telle est la liste imposante de nos meilleurs artistes spadois au siècle dernier. Tandis que l'ex-



Tableau de Fontaine, peintre spadois, sur lequel figurent les Principaux artisans du XIX^e siècle (Propriété de la famille Fontaine)
(Cliché_Decoux)

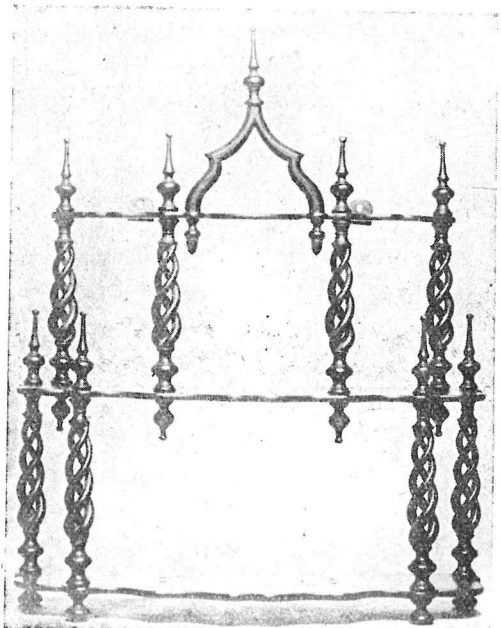
traordinaire ancienne vogue de l'artisanat baissait de plus en plus, le talent des peintres sur chevalet augmentait dans les mêmes proportions.

* * *

En 1840, on évaluait le produit des objets peints à 120.000 francs l'an.

La vente se releva momentanément vers 1867 pour re-

tomber en 1878. En 1880, vingt ans après, on ne compte plus que cinq firmes sur la place. La maison Debrus avec les quatre fils Alexis, Célestin, Jean et Achille ; la maison Henrard-Richard dirigée par Henry Henrard qui employait 50 ouvriers parmi lesquels nous relevons les noms de Bertholet, Antoine Paquay, Leloup, Crehay, Gatoie, Goulevant, Renson et Christophe ; une autre maison Henrard avec Hubert, Joseph et Julienne pour la peinture, Georges pour la sculpture,



Un petit meuble original tourné à Spa (Cliché J'cse)

Jean et Antoine pour la petite ébénisterie ; la maison Collin et la maison Krins qui emploient chacune 16 ouvriers. Pour donner une idée complète de la vie artisanale d'alors, signalons une tentative d'innovation tendant à relever la question matérielle de la fabrication. Jacques Lezaack, ébéniste et Gérard Crehay fils, cherchant à tirer parti de l'association de l'Art de la peinture à la confection des meubles de luxe, envoient à l'Exposition de Bruxelles en 1880 une Psyché en bois d'érable, sculptée avec moulures en sycomore blanc et panneaux revêtus de peintures à la gouache.

Nos ornementistes eurent alors à lutter contre une terrible concurrence. La photographie et l'introduction de matières nouvelles telles que l'ivoirine, le celluloïd, l'ébonite les forcèrent à produire avec plus de hâte. Ce fut pendant plus d'un lustre, le règne du mauvais goût, le crépuscule du romantisme. La ligne pure disparaissait pour faire place aux



L'étalage de Bois gris brossé hâtivement (Cliché Decoux)

festons, aux macarons, aux fioritures les plus abracadabrantes. L'établissement du Pouhon Pierre-le-Grand est un des exemples le plus frappant de cette conception artistique de fin de siècle. L'avalanche de ces nouvelles inventions qui révolutionnaient jusqu'aux conditions de la vie ne donnent pas le temps aux esthètes de leur trouver des formes convenables. L'artisanat du bois de Spa manquait de créateurs pour lutter avec bonheur contre ce courant violent.

Vers 1900, il subsiste quelques fabricants qui reproduisent malhabilement le bouquet de bruyères et les sempiternelles roses avec une coupable désinvolture sur des objets sans utilité. C'est le divorce avec la tradition. On peint à même le bois dès qu'il sort de son bain de pouhon et pour

activer la production, on abandonne le procédé du vernissage. C'est le règne du bois gris avec le coupe-papier, le cendrier et le rond de serviette. Le Bois de Spa n'est plus que ce souvenir qu'on achète distraitemment pour marquer son passage dans la ville d'eaux. C'est pourquoi on comprend qu'Albin Body dans son ouvrage sur le « Bois de Spa » en prévoit la disparition à brève échéance. Mais, ce qu'il disait à propos de notre industrie, à son époque, aurait pu s'appliquer à tous les artisanats, en règle générale. Il faut donc admettre la sentence de l'éminent archiviste prononcée en cette fin de siècle où tous les arts décoratifs paraissent être sur leur déclin.

La séparation de l'art et de la société était devenue si profonde que la réconciliation ne pouvait s'envisager que par individu, un à un, dont la conversion devait s'entreprendre par l'explication raisonnée autant que par la satisfaction de la sensibilité. La guerre sur ces entrefaites, survint, apportant sa rançon de Mal et de Bien.

Il faut attendre 1920, l'évasion hors du cubisme, pour voir renaître un goût de la réalité avec un regret du classicisme. Mais en même temps voici que, issu du dadaïsme, déferle le surréalisme, réviseur des valeurs. Les artistes, en quelques années, changent plusieurs fois de manière. Il faut suivre au jour le jour l'agitation et la fièvre des milieux d'art pour comprendre que l'amateur attend le commentaire circonstancié du critique avant de risquer le pied sur ce sol trop mouvant. Enfin on en arrive à cette conception saine que toute œuvre d'art est chair humaine, émotion du cœur, appel à l'infini des sensations et tentative de contact avec le divin.

Ce semblant de digression ayant trait au mouvement général des arts est nécessaire pour situer approximativement la période à laquelle on se remit enfin à distinguer nettement la décoration de la peinture.

C'est en 1920, en effet, que nous assistons à une résurrection de notre artisanat. Les vieux procédés de vernissage et de polissage sont remis en honneur et des novateurs, comprenant toutes les ressources que l'on peut tirer du bois décoré se mettent à l'étude et créent des modèles nouveaux. Le peintre Max Bertholet, mort trop tôt hélas, représente sur ses boîtes des animaux délicatement stylisés. Ce n'est pas encore de la décoration pure mais l'effort est déjà remarquable. Certaines de ses œuvres approchent de la qualité

du bibelot rare. Le seul reproche qu'on puisse lui faire c'est de n'être pas resté dans la tradition du Bois de Spa, en se



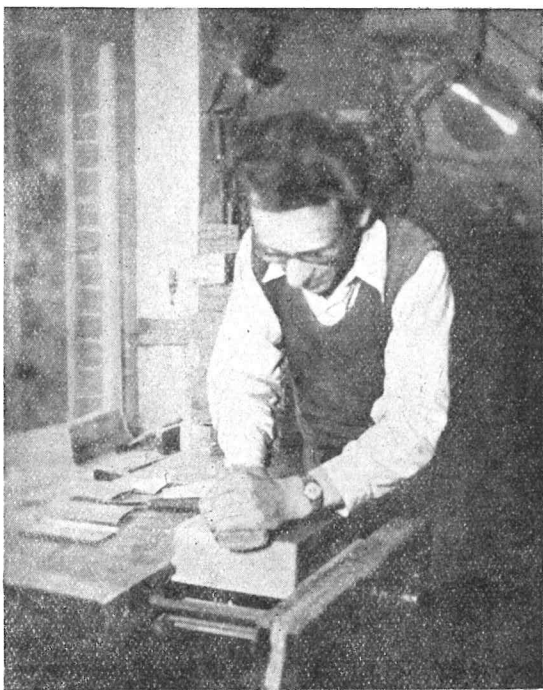
Une coupe splendidement décorée (1930)

(Cliché Decoux)

montrant trop exotique. Mais en cela, il ne faisait que de suivre la mode du moment.

A côté de ce talent tout personnel, des artistes comme les Robert, Séverin et Madame Hurllet font de la copie ou ce

qui est mieux de l'interprétation de l'ancien bois peint et vernis. Le public qui, pendant longtemps avait boudé nos « jolités » les contemple à nouveau avec sympathie. On re-parle du Vieux Bois de Spa. Madame Peltzer fait don à la ville de sa magnifique collection ancienne qu'une foule de visiteurs vient admirer. Un mouvement se dessine en faveur de notre industrie d'art. Une Commission artisanale se crée. La ville de Spa, la ville de Gand, le Comte Adrien Van der Burch, le Comité du Concours Hippique International et la Compagnie Fermière des Eaux de Spa prennent tour à tour l'initiative d'offrir, en guise de haute récompense, des coupes ou des coffrets splendidement façonnés, tournés et décorés par nos artisans. C'est à ce moment-là que des particuliers spadois, voulant intensifier la production, installent dans le centre de la ville une fabrique de bois de Spa. Mais ce manque de modestie et cette manière de concevoir anti-artisanale font périlcliter l'affaire.



Un maître tabletier à son établi (M. Lousberg)
(Cliché Decoux)

Cette guerre-ci, en supprimant dans le commerce une foule de matières semble avoir facilité le redressement de notre petite industrie. Les services provinciaux, pour justifier une certaine activité en face des envahisseurs et des rexistes en place, firent alors des efforts très louables pour nous aider à sauver le patrimoine de nos aïeux. Il nous plaît de citer ici l'aide efficace qu'apportèrent Fernand Charlier, directeur des Loisirs de l'Ouvrier, et le sculpteur Manette, aux quelques Spadois qui luttèrent pour faire triompher la cause de l'artisanat défaillant.



Un maître tourneur et son compagnon (M. Doneux et son petit-fils)
(Cliché Decoux)

A l'heure présente, la seule ombre au tableau est due à la raréfaction de la main-d'œuvre. Il nous reste à Spa un bon tabletier, le dernier des Lousberg, un bon tourneur, le dernier des Doneux et le sculpteur Albert Houyon. Excellents artisans, ils sont à même de défendre, pendant quelques années encore la réputation de notre industrie. Mais, étant les seuls, devant l'affluence des commandes, ils se voient parfois obligés de refuser l'ouvrage. Quelques décorateurs ont créé ces temps derniers d'excellents modèles. Cependant, si on ne se décide pas à instituer une école sérieuse telle que la préconise Monsieur Ivan Dethier, ce sera plus tôt qu'on ne le croit l'agonie et la fin. Or, on n'a pas le droit de laisser mourir ainsi une industrie qui

doit sauver le renom de la Perle des Ardennes.

Un seul espoir subsiste et c'est même mieux qu'un espoir puisque l'exposition de 1946 qui fut un succès nous a permis de rassembler les œuvres de jeunes artistes de chez nous. Plusieurs d'entre eux, par pur plaisir, ont repris la tradition. Ce sont surtout des jeunes filles et cela est à peine croyable à une époque où le short a remplacé la crinoline. Ceci prouve que la bonne semence germe encore et c'est bien ce signe heureux qui nous incite à lancer à la jeunesse du pays de Liège un vibrant appel afin qu'elle secoue les invisibles liens où elle se débat. Un beau métier, un vrai, pur de toute tyrannie s'offre à elle. C'est un si grand bonheur de sentir briller dans ses yeux la joie de créer. Et c'est assurément, en agissant ainsi, lutter contre ce grand danger, plus redoutable que la bombe atomique et qui menace, en ce siècle galopant, de faire de nous tous, à brève échéance, si nous restons passifs des êtres sans relief, aux réflexes de fourmis.

A chaque époque, l'homme doit se recréer lui-même, c'est-à-dire maintenir l'essence même de son humanité contre un excès d'animalité et la première nécessité qui s'impose à un siècle est de découvrir le moyen, la machine apte à cette vitale besogne spirituelle, écrit Michel Florisoone. Il faut croire que cette déclaration n'est pas restée lettre morte en Belgique puisque le Régent, par arrêté du 1^{er} janvier 1946 a institué une Commission des Industries d'Art dont la présidence est assumée par M. F. Van Acker. Elle a pour but de délibérer sur les questions qui lui sont soumises par le gouvernement au sujet de la politique générale de l'Etat en matière d'artisanat. Elle proposera toutes mesures utiles en vue de :

1°) Rechercher les moyens de protéger les industries d'art ; contribuer à leur développement et en provoquer, le cas échéant, la renaissance.

2°) Coordonner les efforts aux fins précitées ci-avant.

En outre, il existe, dans chaque province, un Office provincial qui est chargé d'étudier plus spécialement toutes les questions se rapportant à ces artisanats, sous le quadruple aspect, artistique, économique, ethnique et touristique.

Le but que se propose d'atteindre la Commission Van Acker est donc louable mais ne peut être envisagé qu'à la condition préalable de voir les communes où jadis une industrie d'art s'est avérée florissante, collaborer à revigorer celle-

ci au contact de la génération présente. Le seul problème ardu qui se pose, nous l'avons déjà dit, est celui du recrutement d'une main-d'œuvre qualifiée. Et ce lourd handicap n'apparaît pas seulement à Spa mais encore dans toutes les



Le travail de décoration (Madame Lousberg)

(Cliché Decoux)

autres localités de France et de Belgique qui furent le berceau d'une industrie d'art. Chez nous, les crises successives ont provoqué l'émigration des tourneurs, tabletiers et décorateurs vers d'autres occupations (nous ne dirons plus métiers) plus sûres et plus lucratives. Et d'autre part, les parents n'osent plus engager leurs enfants à apprendre un métier qu'ils jugent sans avenir. Le Bois de Spa qui est sur le point de renaître, va-t-il donc périr faute de bras ?

Comment remédier à ce danger ? Par une étrange mutation, les catastrophes et nos propres deuils que nous avons connus en cette première moitié de siècle au cours duquel il nous a été donné de rencontrer tant d'êtres exceptionnels, riches d'âme et de foi nous ont donné le courage et l'espoir de toujours croire en l'homme. C'est pourquoi, nous voulons rendre confiance, précisément à cette Commission qui vient à son heure et l'aider en mettant tout en œuvre pour créer à Spa une Ecole artisanale où les élèves y recevront

un enseignement technique, une formation artistique et des notions de culture générale assez vastes pour comprendre les formes d'art du passé et du présent.

Les sceptiques ont tenté de décourager une telle initiative en alléguant que cet effort réalisé par quelques-uns perdrait de sa vigueur et de sa sincérité, en passant par le crible des cadres administratifs et qu'au fond de tout cela, il



L'interprétation du Bois Ancien aux étalages de la rue Royale
(Cliché Decoux)

ne fallait voir dans cette innovation qu'un nouveau compartiment ouvert aux sinécures.

Il ne nous coûte rien de défendre ici la pureté des intentions de notre gouvernement. Est-ce peut-être naïveté de notre part, mais dans son geste nous y avons saisi autre chose qu'un sens péjoratif. Nous avons voulu en déduire qu'il existe sur notre sol des citoyens qui comprennent encore la nécessité absolue d'affirmer à chaque occasion notre nationalité. Ceux qui ont cette intention de protéger nos industries d'art se trouvent parmi ceux-là parce qu'ils s'évertuent à conserver intact le meilleur de nos traditions. Nous les en félicitons et il ne faut pas que leur idée périsse. C'est pourquoi, chaque artisanat local se doit de tenter l'impossible pour renaître et se maintenir. Il faut que les différentes régions de notre pays gardent ancrés au sol les



Spa Ancien : Partie d'un vieux parchemin reproduit sur boîte
par Mademoiselle Leyh

(Cliché Decoux)

caractères qui leur sont propres. La Belgique a un grand besoin de perpétuer ce relief sentimental, cette couleur, cette vie intérieure, cette flamme qui la réchauffe sans laquelle elle ne serait plus qu'un vulgaire territoire de transit, un simple comptoir commercial, une plaque tournante au seuil de l'Europe. Sauver nos artisanats défailnants, c'est assurément un des plus sûrs moyens de garantir l'âme de la Patrie et peut-être aussi d'affirmer pour elle une solidité, une certaine unité, la seule vraie, la seule efficace contre laquelle nos indigestes querelles de langues et de races n'auront aucun pouvoir d'érosion. C'est en vertu de ces raisons sentimentales que le Bois de Spa qui est tri-centenaire doit reprendre sa place auprès des cuivres de Dinant, des cristaux du Val-St-Lambert et des dentelles de Bruges pour devenir avec ceux-ci un des plus sûrs ambassadeurs de notre cher pays au-delà des frontières.